création 2017

L'orpheline est une épine dans le pied

texte Fiston Mwanza Mujila

mise en scène Julie Kretzschmar

TRAM 83

TRAM 83

texte **Fiston Mwanza Mujila**
mise en scène **Julie Kretzschmar**
adaptation **Julie Kretzschmar**
collaboration artistique **Lauren Lenoir**
scénographie **Claudine Bertomeu**
lumières et vidéo **Camille Mauplot**
musique **Aurélien Arnoux**
costumes **Claudine Bertomeu** et **Julie Kretzschmar**
régie son **Nicolas du Villard**
avec **Aurélien Arnoux, Astrid Bayiha, Christophe Grégoire / Frédéric Fisbach, Lorry Hardel, Moanda Daddy Kamono** et **Charles Ouitin Kouadjo**

PRODUCTION & SOUTIENS

Production : L'Orpheline est une épine dans le pied

Coproduction : Les Francophonies en Limousin (Limoges), La Criée – Théâtre national de Marseille, Le pôle des arts de la scène – Friche la Belle de Mai (Marseille), Les Bancs Publics (Marseille), Le Tarmac - scène internationale francophone (Paris)

Avec le soutien du Conseil Régional PACA, de la DRAC PACA, de la SPEDIDAM, du Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques (DRAC et Région PACA), de la Ville de Marseille, de l'Institut Français – Région PACA, de l'Institut français de Kinshasa (R.D. Congo) et de Lieux publics – centre national de création en espace public.

Résidence de recherche aux Récréâtrales 2016 (Ouagadougou, Burkina Faso), Institut français de Kinshasa / Le tarmac des auteurs 2017 (Kinshasa, R.D. Congo).

Création le 22 septembre 2017 aux Francophonies en Limousin (Limoges).

Le texte est publié aux éditions Métailié (Paris, 2014).

CONTACTS

L'Orpheline est une épine dans le pied

direction artistique
Julie Kretzschmar

administratrice de production
Charlotte Clary

communication & relation presse
Benoît Paqueteau

technique
Camille Mauplot

lorpheline@lesbancspublics.com
+33(0)4 91 64 60 00
www.cie-lorpheline.com

L'Orpheline est une épine dans le pied
c/o Les Bancs Publics
Friche la Belle de Mai
41, rue Jobin
13003 Marseille - France
www.lesbancspublics.com

La compagnie est associée aux Bancs Publics, structure résidente de la Friche la Belle de Mai, Marseille.

CALENDRIER au 12/01/2018

octobre – novembre 2016	Résidence de recherche dans le cadre du festival Les Récréâtrales à Ougadougou, Burkina Faso 3 représentations d'une première forme : TRAM 83, La première nuit
29 mai – 8 juin 2017	Résidence, ateliers et lecture au festival Ça se passe à Kin, Le Tarmac des auteurs, Kinshasa, R.D. Congo
9 juillet 2017	Lecture au Théâtre des Bernardines dans le cadre du Festival de Marseille
17 juillet 2017	Lecture au Festival d'Avignon / cycle de lectures RFI dans le cadre du IN
16 août – 19 septembre 2017	Répétitions Grand Plateau de la Friche la Belle de Mai, Marseille
22 et 23 septembre 2017	Création au festival des Francophonies en Limousin, 2 représentations
10 au 12 janvier 2018	3 représentations, Théâtre National La Criée, Marseille
17 au 20 mars 2018	Reprise des répétitions, Théâtre de la Vignette, Montpellier
21 et 22 mars 2018	2 représentations, Théâtre de la Vignette, Montpellier
25 mars 2018	1 représentation au Théâtre Jean Vilar, Vitry-sur-Seine
27 au 30 mars 2018	4 représentations au Tarmac, Paris
12 et 13 avril 2018	2 représentations au Bois de l'Aune, Aix-en-Provence
décembre 2018* * date à confirmer	Institut français de Kinshasa (RDC) Institut français de Lubumbashi (RDC)

Conditions financières et techniques sur demande auprès de la compagnie.

Résidence de création à la Friche la Belle de Mai (Marseille), septembre 2017.
© Didier Nadeau.

INTENTIONS Julie Kretzschmar, janvier 2017

Je développe une écriture scénique qui mêle théâtre, littérature et musique. Elle s'empare de sujets qui ne peuvent se dire qu'en mettant à jour le dessous des choses, ce qui ne s'articule pas, ce qui ne peut être résolu ou simplifié de la complexité du monde.
L'esthétique des spectacles vise une forme de beauté cinématographique, une recherche plastique pour tendre à rendre compte de la violence des rapports de force et la possibilité d'un espoir noué par des communautés de pensées et d'actions.

Tram 83 s'attache à la représentation de l'Afrique contemporaine, question qui est le fruit d'enjeux imaginaires infiniment grands.
Il s'agit, de faire un théâtre qui travaille les écarts entre l'uniformité des représentations géopolitiques et des représentations poétiques, de creuser la question des identités multiples et composites qui s'articulent dans le monde contemporain.
Longtemps reliée à la littérature contemporaine arabe ou orientale, souvent avec des textes qui inventent des formes narratives pour investir les rapports Nord Sud, j'ai cherché dans la littérature africaine la plus récente, de nouveaux ressorts d'imaginaire.
La curiosité vers le geste – au sens propre – littéraire est le point de départ, la création est le fruit d'une expérience de lecture. Ainsi, le dialogue avec l'auteur se déploie dans un cadre communément posé par deux altérités, deux imaginaires.
Le roman écrit par le jeune auteur congolais, Fiston Mwanza Mujila, est un tableau choral de la République Démocratique du Congo, le récit éclaté et chaotique de ce « beau monde cassé » plus vaste que la géographie dans laquelle il s'inscrit.
C'est le portrait de sa ville natale, Lubumbashi, capitale minière de l'ex-Congo Zaïre, dans laquelle le bar Tram 83 est l'épicentre de ce monde qui dégénère. L'auteur s'empare d'une réalité géo-politique avec laquelle il entretient un rapport d'intimité, par le prisme de sa trajectoire d'écriture : le roman déroule la naissance du geste romanesque. Poète et auteur de théâtre avant d'être romancier, *Tram 83* est aussi la fable de cet avènement – celle du premier roman –.
Adossé à la simplicité de l'argument narratif, celui des retrouvailles de deux copains, le livre déploie une Afrique cinématographique, et précisément en empruntant certains registres du western.
Tram 83 ne déroule pas de réelle intrigue, il pose une dramaturgie ouverte, incomplète. On y parle d'un Théâtre Conte impossible à achever, autour duquel s'épuise la figure centrale, Lucien, qui est le reflet à l'épreuve, sorte de mise en abîme du romancier confronté aux fantômes de son pays.

L'adaptation structure le temps et l'espace autour de quatre tableaux : la musique, la nuit, la mine, la littérature. Ils sont quatre mouvements dans lesquels le récit est récupéré en style indirect par chaque acteur-narrateur, et troué par le passage au style direct avec des parties dialoguées – qui sont écrites dans le roman – par des acteurs qui portent chacun un personnage. Les cinq acteurs sont l'auteur, l'escroc, l'éditeur européen, la prostituée, la diva. La partition textuelle entrelace oralité poétique et saillies triviales, éclatée entre une multitude de points de vue. Elle dépeint la valse des corps au bord du précipice par le biais d'une structure narrative qui, telle un synopsis déroule des plans qui sont autant de scènes à jouer. L'adaptation travaille à transposer la fragmentation et la déconstruction du récit, à prendre appui sur sa syncope récurrente.
L'enjeu de cette adaptation est celui de la Langue, des langues, et peut – être plus encore de cet espace intermédiaire que crée la Littérature, un espace linguistique qui "traduit" le pays de l'auteur.

Natif de la région minière dont il dépeint les marges, les endroits tenus à l'écart de la lumière, Fiston Mwanza Mujila m'accorde une totale liberté dans l'adaptation. Je cherche à retrouver et déplacer l'Afrique fantasmée jonglant avec une iconographie qui va du Douanier Rousseau au cinéma de Claire Denis.

L'AUTEUR Fiston Mwanza Mujila

Considéré comme l'une des nouvelles voix de la littérature congolaise, Fiston Nasser Mwanza Mujila est né en 1981 à Lubumbashi en République Démocratique du Congo. Il vit actuellement à Graz en Autriche où il a terminé des études de lettres et de Sciences Humaines en 2007, ville dans laquelle il prépare un doctorat sur la littérature congolaise. Il a obtenu de nombreux prix dont la médaille d'or de littérature aux VI jeux de la Francophonie à Beyrouth et le prix de la littérature de la ville de Graz en 2014.

En même temps que ses humanités littéraires et des études universitaires en Lettres et Sciences Humaines, il participe régulièrement aux activités littéraires organisées dans sa ville natale (Libre-écrire, Fabrik Artistik...), à Kinshasa (Ecritures Kinoises au Tarmac des Auteurs, à savoir : des stages d'écriture animés par Sonia Ristic, Gustave Akakpo, Guy Régis Junior, Olivier Coyette...) et à l'étranger (Festival International de Littérature Kwani à Nairobi et Lamu, Manifestation Yambi en Belgique...).

Tram 83 est son premier roman édité aux éditions Métailié en 2014 et a depuis été traduit en huit langues.

Extraits d'entretien avec l'auteur

Que représente cette « Ville-Pays », capitale de tous les dangers, au cœur d'une Afrique en déliquescence, jetée en pâture à tous les exploiteurs, grands ou petits, qui se rencontrent ou s'évitent au Tram 83, haut lieu de perdition ?

C'est un exercice périlleux que d'interpréter son propre texte tout comme de parler de sa maladie. Je suis maître de mon roman aussi longtemps qu'il traîne encore dans mon ventre. Dès la parution, il revient au «peuple» d'en disséquer le contenu...

Selon moi, et ma lecture peut-être fausse, la Ville-Pays incarne un monde qui s'effondre[1]. Je suis addict à la Bible, surtout à l'Ancien Testament. La Ville-Pays puise dans Sodome et Gomorrhe, ville-bordel de toutes les libertés mais également de la prise de conscience qu'on s'appartient et que l'on peut se livrer à toutes les hérésies n'en déplaise *Mvidi-Mukulu*[2].

Je voulais aussi à travers cette peinture, raconter mon pays, le Congo ou le Zaïre, appelez-le comme vous le voulez, qui se dérègle. Je m'abstiens à vous faire la topologie de la violence caractéristique de l'ex-colonie belge.

Cela étant dit, Tram 83 n'est ni une peinture fidèle de l'Afrique ni un essai politique.

Pourquoi avoir choisi ce titre relativement énigmatique par rapport à l'Afrique, *Tram 83* ? Lucien écrit sur son calepin : « *Ceci n'est pas un bar. Où iront-ils se défouler lorsqu'il n'y aura plus de femmes à portée de leurs fantasmes ? (...) Où iront-ils noyer leurs déboires lorsqu'il n'y aura plus où se saouler la gueule ?* » Ces questions traduisent le désarroi de Lucien. Mais qu'en pense l'auteur lui-même, sans passer par l'alibi d'un personnage romanesque ?

La ligne 83 du Tram de Bruxelles a été inaugurée le 30 juin 2008 et n'est opérationnelle que la nuit. Le Congo a arraché son indépendance le 30 juin. Les personnages du roman se défoncent pendant la nuit, au Tram 83...

Lucien s'emmêle les pinceaux. Les habitants de la Ville-Pays savent que dans ces pays qui

n'existent que dans les manuels de géographie, l'existence est dérisoire, l'espérance de vie un bien gros mot. Alors vivent-ils (leur vie) jusqu'à la dernière sueur d'autant plus que rien ne prouve que dans l'au-delà on écoute du jazz, on boit la Primus ou la Skol[3] et on danse la bonne rumba. Qu'y a-t-il de mal à cela ?

Est-ce que le fait d'aborder pour la première fois une œuvre romanesque t'engage vers de nouvelles pistes littéraires visant uniquement à faire fructifier tes talents de romancier ? Ou continueras-tu également à écrire des poèmes et des nouvelles, sachant que leur publication en recueils est plus aléatoire et plus confidentielle ?

Un premier roman est une belle expérience dont la récidive est nécessaire. Tout dépendra de ce que j'aurai à dire… J'écris des poèmes, des nouvelles et des pièces de théâtre depuis de nombreuses années. Si j'envisageais l'écriture dans une perspective commerciale, je me serais essayé au roman depuis longtemps. Certes le roman présente d'énormes avantages en matière de visibilité et de vente mais cela ne justifie pas le choix d'un genre littéraire. À partir du moment où on aborde la littérature en terme de tirage, on n'est plus dans la littérature. On est dans le business. Et la meilleure façon de se remplir les poches rapidement ne serait-elle pas d'ouvrir une boîte de nuit à Luanda ?…

1 : Le monde s'effondre : référence au roman de Chinua Achebe.
2 : Mvidi Mukulu : en luba, signifie Esprit-Aîné, Dieu.
3 : La Primus et la Skol : des bières congolaises.

Création au festival Les Francophonies en Limousin (Limoges), septembre 2017.
© Christophe Péan.

EXTRAITS DU TEXTE

premier extrait (page 18)

Dans les labyrinthes de la Ville-Pays, on n'écoute pas le jazz pour renifler l'odeur des cannes à sucre ou retrouver la conscience nègre ou savourer la beauté des notes : on écoute le jazz parce qu'il faut écouter du jazz quand on dort sur des billets de banque, qu'on livre quotidiennement sa marchandise, qu'on s'occupe d'une usine d'extraction, qu'on est cousin du Général dissident, qu'on entretient une petite maîtresse qui vous cloue au lit dans des vapes impossibles. Le jazz est un signe de noblesse, c'est la musique des riches et des nouveaux riches, de ceux qui construisent ce beau monde cassé. Ces gens-là n'écoutent pas la rumba qu'ils trouvent sale, primitive et impropre à l'oreille. Entre la rumba et le jazz c'est l'océan, disent-ils.

On n'écoute pas le jazz comme on se plongerait dans une rumba à la sauce zaïroise. Le jazz est avant tout un terrain abrupt, une falaise qu'on ne peut gravir que si on possède une idée sur ses origines, son développement, ses grandes figures… Le jazz n'est plus l'histoire des nègres. Il n'y a que les touristes et ceux qui apprivoisent la monnaie pour connaître le soubassement de cette musique. C'est la seule identification à une certaine bourgeoisie, la bourgeoisie de la dernière heure. Par conséquent, lorsque les musiciens jazzent, tout le Tram 83 quitte sa maladie du sommeil. Au moindre saxophone, le grand déguisement. Les creuseurs et les étudiants épousent les manières des touristes. Ils regardent, sourient, soulèvent le verre-à-bière, marchent, ouvrent la piste, hèlent les serveuses et les aides-serveuses à la manière des touristes, prennent l'allure altière des samouraïs, la gestuelle d'un maharadja, l'assurance du dalaï-lama. Les poulettes, les serveuses et les aides-serveuses ne se laissent pas subjuguer. Sourire de la reine d'Angleterre, elles miment des impératrices imaginaires. Le jazz est le seul levier dont se sert toute la racaille du Tram 83 pour changer de classe sociale comme on changerait de métro.

– Moi, vous, l'amour, c'est moi, faites-moi l'amour, toi et moi, l'amour-faire…

Les deux compagnons se regardaient sans mot dire.

Lucien s'étonnait de la lenteur bureaucratique du service. Requiem détenait le mot de passe, le code de la route, la pièce jointe, l'énigme. Les serveuses et les aides-serveuses, pour se donner de l'importance, traînaient les pieds, boudaient et agaçaient la clientèle.

– Vous avez l'heure, insistaient debout d'autres jeunes femmes, à la rescousse des deux premières, poitrines proéminentes, aptes aux séances de massage, aux câlins et autres ingrédients de nuit.

Un couple authentique, postcolonial, s'assit à côté d'eux. L'homme, on lui aurait donné vingt ans, les mains fouillant le buste de sa conjointe, une dame de soixante-dix-huit ans, confirmait Requiem, qui récitait son bréviaire. « Tu as un sourire qui me déstabilise intensément, je t'aime le jour et la nuit, je t'aime le lundi, le mardi, le mercredi… » Il ne pouvait être qu'étudiant ou fonctionnaire dans une petite boîte en faillite. Dans ce territoire d'Afrique équatoriale, la jeunesse est un gaspillage. Les moins de trente-cinq ans sont potentiellement rancuniers, xénophobes, escrocs, bonimenteurs et capables d'user de n'importe quel stratagème, le jazz ou le mariage d'équilibre, pour se sortir de l'enfermement qu'est la misère.

– Le phénomène de rééquilibrage, de correspondance et d'intégration corporelle se rapporte aux deux instances, poursuivit Requiem, entre deux clopes. J'ai dirigé pendant quelque six mois une agence qui facilitait les rencontres entre jeunes hommes et femmes adultes, ou canetons et touristes.

– Vous avez l'heure ?

L'horloge de ton père…

deuxième extrait (page 48)

– Chers amis, vous ne me croirez pas, l'homme que vous voyez est un historien !

Hilarité générale.

Tout le Tram en choeur unique :

– Tu n'avais rien à foutre ou quoi !

Puis en chœur dispersé :

– Et tu gagnes ta vie avec l'histoire ?

– Regardez où ça peut mener à force d'imiter les touristes !

– Vous étudiez aussi les filles ou c'est seulement l'histoire ?

– Vous nous faites la honte vous qui pataugez dans l'histoire de l'art !

– Moi, je vais me jeter sur les rails si papa veut à tout prix que j'étudie les histoires, s'exclama un bambin d'à peine dix ans qui accompagnait son père.

Il retourna à sa table et s'excusa à peine auprès de Lucien qui ne comprenait toujours pas ce qui venait de lui arriver.

– C'était plus fort que moi. Je ne pouvais pas m'imaginer qu'il y avait encore des têtes pensantes dans la Ville-Pays. Ce pays est par terre, tout est à reconstruire : les routes, les écoles, les hôpitaux, la gare et même l'homme.

Nous avons besoin des médecins, des mécaniciens, des charpentiers, des éboueurs mais surtout pas des rêveurs !

– Vous avez l'heure ?

La musique avait repris de plus belle. Lucien n'avait plus le courage de toiser l'homme qui venait de l'humilier. Il cherchait, par contre, à se dédouaner.

– On ne peut rien contre une passion. Mais je ne suis pas qu'historien. Je suis aussi écrivain…

Un voisin de table s'invita dans la conversation :

– Écrivain ou historien, c'est du même au pareil !

– Je suis dans l'écriture, insista-t-il.

– Écriture. Écriture. Écriture…

Son interlocuteur prononça ce mot d'une voix gutturale. Il resta circonspect comme victime d'une apparition. Lucien resta sur ses gardes de peur d'être tourné en bourrique une deuxième fois.

– Je suis écrivain mais…

– Jeune homme, tu as devant toi Ferdinand Malingeau, directeur des Éditions Trains de Bonheur.

Lucien resta muet. Il sentit comme un soulagement. Les aides-serveuses et les serveuses rechignaient à apporter leur satanée bière, qui, d'ailleurs, restait dans les installations mixtes : règle numéro 94, réalité de la vie, quand on boit, on pisse et, quand on pisse, ça reste votre bière dans vos W-C. Lucien se remémore Requiem. Je préfère pisser chez moi. Il voulait commander une bière mais nul regard ne se posait sur lui. Il fallut l'intervention directe des Éditions Trains de Bonheur pour décanter la situation. Enfin, la première bière… L'aide-serveuse arriva, fâchée. Posa abruptement la boisson. Se tint à l'écart, tire-bouchon à la main. Quelques secondes… Elle se décida, ouvrit la marchandise, un seul verset :

– Pourboire !

Lucien sortit un billet.

– Voilà.

Elle arracha la monnaie, tourna le dos sans mot dire. La circulation s'intensifiait. Nos amis indiens, interprétant une cantilène contre les réchauffements climatiques, le travail des enfants dans les mines, la déforestation et le braconnage des tilapias, des pythons, des piranhas et des rhinocéros blancs, semaient la panique dans le commun des mortels. Les femmes fondaient en larmes. Les hommes, touristes ou autres marginaux pris au dépourvu par les tristes événements de l'existence, secouaient la tête en signe de repentance.Lucien roulait la tête dans l'espoir d'apercevoir Requiem.

– Depuis combien de temps dans l'écriture ?

– Vous avez l'heure ?

– Une dizaine d'années.

– Vous écrivez sur quoi ? Sur qui ? Public visé ? Attentes ? Combien d'exemplaires ? Prix littéraires ? Quel genre ?

Il se sentait dans un étau. Les questions fusaient de partout. Il n'avait même pas avalé une gorgée !

– Un texte en chantier ?

Il fallait répondre dans l'espoir d'une publication aux Trains de Bonheur.

– Disons un théâtre-conte qui traite de ce pays dans une perspective historique, « L'Afrique des possibles : Lumumba, la chute d'un ange ou les années du pilon-mortier ».

Il y a de fortes possibilités que ce texte soit en lecture en Europe. Avec comme personnages Che Guevara, Sékou Touré, Gandhi, Abraham Lincoln, Lumumba, Martin Luther King, Ceaușescu, sans oublier le Général dissident.

L'éditeur commanda un verre de rhum et des glaçons. Allées et venues aux toilettes, filles-mères, canetons, étudiants, employés de bureau, touristes, musiciens, prophètes, jongleurs, anciens forçats…

– Je ne suis pas communiste. Je n'accroche pas. Je sais que Lumumba est une figure emblématique de l'indépendance au Congo-Zaïre mais j'estime que le mieux est de camper à la place de Lumumba nos propres héros, un maquisard qui a payé le prix pour cette ville au lieu de s'embrigader dans l'histoire du Congo-Zaïre. Et puis le Congo aux Congolais, laisse cette partie d'histoire aux dramaturges de ce pays ! Ici, comme à l'Arrière-Pays, il y a sûrement des hommes qui ont marqué leur temps. Laisse ces grands hommes reposer dans la dignité ! Pense à des textes qui parlent chemins de fer, mines ou je ne sais quoi.

Création au festival Les Francophonies en Limousin (Limoges), septembre 2017.
© Christophe Péan.

L'ORPHELINE EST UNE EPINE DANS LE PIED FRANCE

Créée en 2001, la compagnie l'Orpheline est une épine dans le pied est installée à Marseille. Elle est associée au projet des Bancs Publics, structure de production dédiée à la création contemporaine internationale, résidente de la Friche la Belle de Mai. Julie Kretzschmar est metteur en scène de la compagnie et assure la direction artistique du projet.

Le travail historiquement collectif de l'Orpheline a produit des cycles de créations, à la croisée de la performance, de la musique expérimentale et des arts visuels, totalement détachés du texte dramatique. Puis, en affirmant une identité marquée par l'univers photographique et cinématographique, en construisant des scénographies conçues comme des espaces plastiques et sonores abstraits, la compagnie s'est ensuite structurée autour d'un dialogue étroit avec des auteurs, issus de la francophonie contemporaine.

Depuis 2009, Julie Kretzschmar signe seule la mise en scène. Elle a composé une équipe de création de collaborateurs réguliers, à la lumière, la scénographie et à la création sonore. Le projet de la compagnie s'est également déployé autour de processus de coopération culturelle internationale.

Le lien à certains auteurs a donné cette dimension internationale tant au sein du processus de création que dans les perspectives de diffusion. Des affinités fortes se sont tissées en Algérie depuis 2007 avec Mustapha Benfodil et Kamel Daoud, et également depuis 2010 dans l'Océan Indien plus précisément dans l'archipel des Comores. Alain Kamal Martial et Salim Hatubou sont les auteurs associés à un cycle auguré par une première collaboration avec l'auteur Sœuf El Badawi.

Depuis 2015, la compagnie travaille en lien avec les Récréatrâles à Ouagadougou (Burkina Faso). En 2016, Julie Kretzschmar met en lecture *Portrait d'une femme arabe qui regarde la mer* de Davide Carnevali présenté au festival ActOral, notamment interprétés par Frédéric Fisbach et Marion Bottollier. Elle mène à Marseille un projet de création à partir d'ateliers, *Sosie(s)*, avec une dizaine de danseuses originaires des Comores. Deux premières ouvertures publiques ont eu lieu à la Friche la Belle de Mai en décembre 2016.

PARCOURS

metteure en scène
Julie kretzschmar (1972)

A commencé petite à jouer et à inventer des histoires dans un lieu utopique des Cévennes, dans lequel son père et d'autres prenaient le soin de transmettre et de fabriquer de l'imaginaire pour une communauté d'enfants issus de foyers d'accueil et aussi de famille d'artistes connus.

Puis elle s'est formée au Conservatoire d'Art Dramatique de Montpellier et fonde en 2001 la compagnie l'Orpheline est une épine dans le pied, compagnie associée aux Bancs Publics à Marseille. Elle a aussi suivi de longues études juridiques et n'a pas terminé une thèse de doctorat en philosophie du droit.

Elle voyage beaucoup depuis une vingtaine d'années, notamment dans les pays du monde arabe et en Afrique.

Elle travaille à partir de conversations avec des auteurs, plutôt des romanciers que des dramaturges. Elle initie une collaboration avec Mustapha Benfodil, notamment à partir d'une adaptation de son roman *Archéologie du chaos (amoureux)*, qu'elle décline sous plusieurs formes de lectures présentées à Marseille et en Algérie (2010). En 2011, elle créé *De mon hublot utérin je te salue humanité et te dis blablabla* au théâtre des Salins - Scène Nationale de Martigues. Elle travaille aussi avec Kamel Daoud et Alain Kamal Martial en 2012.

En 2013, à partir d'un adaptation d'un texte du conteur Salim Hatubou, elle crée *Kara' une épopée comorienne* avec une équipe artistique de 35 personnes, fruit d'une commande de Marseille Provence 2013 - Capitale Européenne de la Culture.

Dernières mises en scène

Sosie(s) d'après un texte de Jean-Luc Raharimanana
2016, Friche la Belle de Mai, Marseille
Avec Balkis Moutashar, Lénaïg Le Touze, Aurélien Arnoux et un chœur de *debaa*

Portrait d'une femme arabe qui regarde la mer d'après un texte de Davide Carnevali
2016, festival ActOral, Marseille
Avec Frédéric Fisbach, Marion Bottollier, Mouradi Mchinda

La vie est belle ? d'après une adaptation des livres I et III de Dédales de H'mida Layachi
2014, Friche la Belle de Mai, Marseille
Avec Marion Bottollier, Samir El Hakim, H'mida Layachi et Lauren Lenoir

Kara' une épopée comorienne de Salim Hatubou et Damir Ben Ali
2013, Marseille Provence 2013, Capitale européenne de la Culture
2014, reprise et tournée dans l'Océan Indien et à la Friche la Belle de Mai, Marseille
Avec Soumette Ahmed, François Moïse Bamba, Marion Bottollier, Aurélien Arnoux et un chœur de *debaa*

Congo de Eric Vuillard
2013, Friche la Belle de Mai - lecture co-mise en scène par et avec Thomas Gonzalez

Cicatrices de Alain-Kamal Martial / **La Préface du nègre** de Kamel Daoud
2012, Les Bancs Publics - lectures co-mises en scène par et avec Thomas Gonzalez
Avec Manuel Vallade, Gurshad Shaheman et Aurélien Arnoux.

De mon hublot utérin, je te salue humanité et te dis blablabla de Mustapha Benfodil
2011, création au Théâtre des Salins, Scène Nationale de Martigues - reprise au Théâtre Gyptis à Marseille
Avec Samir El Hakim, Elisabeth Moreau, Thomas Gonzalez, Najib Oudghiri et Lucas Manganelli

DISTRIBUTION

Astrid Bayiha (Cameroun-France) comédienne

Elle se forme au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris (2007-2010) avec Andrzej Seweryn, Guillaume Gallienne, Mario Gonzalez, Michel Fau, Yves Boisset, Sandy Ouvrier. En 2010, elle travaille avec le performer new-yorkais Eric Wallach, et joue le rôle-titre des *Mamelles de Tirésias* d'Apollinaire. Elle travaille ensuite sous la direction de Catherine Riboli (*As you Like It*, 2011), Gerty Dambury (*Trames*, 2012), Irène Bonnaud (*Retour à Argos*, 2013), Eva Doumbia (*Afropéennes*, 2013 et *La Vie sans Fard*, 2014), Paul Desveaux (*Pearl*, 2014), Bob Wilson (*Les Nègres*, 2014), Mounya Boudiaf (*Haine des femmes*, 2015), Hassane Kassi Kouyaté (*Suzanne Césaire, Fontaine Solaire*, 2015), Jacques Descorde (*J'ai 17 pour toujours*, 2016). En 2016, elle joue dans *Théâtre*, création géopoétique de Marcus Borja au Théâtre de La Colline, dans le cadre du festival Impatience.

Christophe Grégoire (France) comédien
en alternance avec Frédéric Fisbach

Il explore le répertoire classique et contemporain sous la direction de Jean-Charles Lenoir et de René Albold. Il a ensuite travaillé avec Patrice Bigel, Patrick Verschueren, Michel Pierre, Kamel Abdelli, Dominique Terrier, Hervé Lelardoux, Paul Déveaux. Eric Lacascade l'engage une première fois dans une mise en scène de *La Mouette* de Tchekhov (Festival d'Avignon, 2000). Deux ans plus tard, il retrouve Eric Lacascade et Tchekhov, ainsi que le Festival, pour y jouer dans la Cour d'Honneur le rôle-titre de Platonov, ainsi que dans Hedda Gabler de Ibsen aux côtés de Isabelle Huppert. On le retrouve sur la scène de la Comédie de Genève la saison suivante. En 2006, nouvelle rencontre avec Eric Lacascade dans *Les Barbares* de Maxime Gorki. En 2008, il interprète Pyrrhus dans *Andromaque* mise en scène par Declan Donnellan. En 2010, il joue dans *La Ceriseraie* à l'Athénée Théâtre dans une mise en scène de Paul Desveaux. Il travaille également avec Declan Donnellan avec qui il défend, sur les scènes européennes et en tournée mondiale les rôles de Pyrrhus (*Andromaque*) et du Père Ubu (*Ubu Roi*).
Il enseigne actuellement à l'Ecole Nationale Supérieure d'Art Dramatique de Rennes et poursuit des activités pédagogiques auprès d'amateurs. On peut le retrouver régulièrement à la télévision (*Ainsi soient-ils, Caïn, Interpole, Guy Moquet - un amour fusillé...*) ou au cinéma (*La mer à boire, Zoo, Jean-Jean, Hope City...*)

Frédéric Fisbach (France) comédien
en alternance avec Christophe Grégoire

Après des études au Conservatoire national supérieur d'Art dramatique, Frédéric Fisbach suit Stanislas Nordey au sein de la troupe permanente au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis puis au Théâtre des Amandiers de Nanterre jusqu'en 1997. Depuis, il a mis en scène des pièces de Paul Claudel, Vladimir Maïakovsky, Strinberg, Kafka, Barry Hall, Racine, Corneille, Fichet. À l'opéra, il a monté *Forever Valley* de Gérard Pesson sur un livret de Marie Redonnet, *Kyrielle du sentiment des choses* de François Sahran sur un livret de Jacques Roubaud, *Agrippina* de Haëndel, *Shadowtime* de Brian Ferneyhough sur un livret de Charles Bernstein. Lauréat de la Villa Médicis hors les murs au Japon, il a mis en scène *Nous, les héros* de Jean-Luc Lagarce en japonais à Tokyo et *Tokyo Notes* de Oriza Hirata avec une équipe franco-japonaise à la Villette en 2000. Cette collaboration franco-japonaise s'est poursuivie avec *Les Paravents* de Jean Genet au Théâtre National de la Colline en 2003 puis *Gens de Séoul* de Oriza Hirata en 2005. Il a dirigé le Studio-Théâtre de Vitry puis co-dirigé le 104 – établissement culturel de la Ville de Paris avec Robert Cantarella.

Lorry Hardel (France) comédienne

Diplômée de l'ERAC (Ecole Régionale des Acteurs de Cannes) en 2016, elle a joué sous la direction de Rémy Barché, Julie Duclos, Alexandra Tobelaim, Nadia Vonderheyden, Marielle Pinsard (festival actoral.15), Dorian Rossel, Didier Galas. Elle est actuellement interprète dans *Nathan !?* d'après Nathan le Sage de G.E. Lessing mis en scène par Nicolas Stemann (création au Théâtre de Vidy - Lausanne).

Moanda Daddy Kamono (RDC-France) comédien

Il commence le théâtre à Kinshasa où il assiste Faustin Linyekula à la mise en scène pour sa première pièce au Congo, *Spectacularly Empty*. Puis il se forme de 2003 à 2006 à l'Ecole Supérieure Dramatique du Théâtre National de Bretagne, sous la direction de Stanislas Nordey. En 2005, il participe avec les Studios Kabako à la tournée américaine de *Triptyque sans titre*. Moanda Daddy Kamono a été comédien pour Stanislas Nordey (*Cris*, 2006 - *Gênes 01 et Peanuts*, 2006 - *Electre*, 2006, *7 secondes, Das System et Nothing Hurts*, 2008 - *Se trouver*, 2012 - *Tristesse animal noir*, 2012), Philip Boulay (*Top Dog Under Dog*, 2007), Christophe Rouxel (*Combat de nègre et de chien*), Arnaud Meunier (*Par-dessus bord*, 2009), Aline César (*Aide-toi le ciel*, 2016). En février 2017, il joue sous la direction de Magali Tosato dans *Amour/Luxe* au Théâtre de Vidy-Lausanne.

Kouadjo Ouitin Charles Alain (Côte d'Ivoire) comédien

Diplômé de l'INSAAC (Institut National Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle) de Côte d'Ivoire et titulaire d'une Licence Art du Spectacle et d'une Licence de Théâtre, il participe à plusieurs festivals, dont la 7e édition des Récréatrâles en 2012 à Ouagadougou, où il travaille avec le metteur en scène Aristide Tarnagda sur la pièce *Et si je les tuais tous Madame ?* De 2014 à 2016, il est scénographe associé au laboratoire Elan (Burkina Faso).

Aurélien Arnoux (France) musicien

Aurélien Arnoux est musicien, principalement guitariste, et vit à Marseille. Après une expérience new-yorkaise à la fin des années 90, il est aujourd'hui un activiste de la scène expérimentale sud, dans des projets allant de *Das Simple* à la *Force Molle* ou encore *Own Virago* aux côtés de Marion Rampal. Il contribue à de nombreux projets pluridisciplinaires notamment en danse contemporaine et collabore réguliérement avec l'Orpheline est une épine dans le pied.

EXTRAITS DE PRESSE

LE FIGARO

vendredi 15 septembre 2017 LE FIGARO

Francophonie, comment l'entendez-vous ?

CHRONIQUE La 34e édition du festival créé par Pierre Debauche débute dans quelques jours. L'occasion de faire le point sur une réalité que la scène avive.

LE THÉÂTRE
Armelle Héliot
aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Pour que surgisse un festival, il faut une étincelle. « *Avignon est l'idée d'un poète* », disait Jean Vilar, et ce poète était René Char. Les Francophonies sont nées de la volonté de Pierre Debauche, belge et poète qui, à 87 ans, dirige toujours le Théâtre du Jour, à Agen, et continue de former de jeunes comédiens.

C'était en 1984. Après avoir été pionnier aux Amandiers de Nanterre à l'orée des années 1970, enseigné au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, mis en scène et joué un peu partout, publié, fait découvrir des écrivains rares, il dirigeait alors le Centre dramatique national de Limoges. Avec Jean-Marie Grassin, chargé de mission aux relations internationales à l'université de la ville, il eut l'idée du festival. Mais il ne s'agissait pas seulement de présenter des spectacles venus d'Afrique, du Québec, du Liban ou de Belgique. Immédiatement, ces deux constructeurs surent qu'il fallait plus et fut fondée l'université de la Francophonie. Le temps a passé et, si vous dites « *Limoges* », du Burkina Faso à Haïti, les artistes connaissent !

Évidemment, les esprits forts peuvent ironiser sur ce « grand machin » qu'est l'Organisation internationale de la francophonie dont Michaëlle Jean est secrétaire générale depuis près de trois ans. Il n'empêche : 84 États et gouvernements, membres ou observateurs, y travaillent de concert. La francophonie, avec un petit « f », ce sont 274 millions de personnes qui parlent, sur la planète bleue, la langue de Molière, d'Aimé Césaire ou de Léopold Sedar Senghor. Ça compte. Au-delà de la diplomatie, c'est bien de la vitalité d'une langue et des liens actifs entre les pays et les êtres qu'il s'agit. Dans ce mouvement-là, cette pulsation fertile, le théâtre occupe une place majeure.

Marie-Agnès Sevestre, qui dirige les Francophonies en Limousin le prouve, cette année encore, en réunissant des spectacles venus du Congo, de Belgique, du Québec, de Suisse, de Tunisie. Le pays du Jasmin est particulièrement à l'honneur avec, notamment, la présence de Jalila Baccar et Fadhel Jaïbi, deux figures majeures qui écrivent, mettent en scène, forment. Prennent la parole. On verra ainsi à Limoges les deux premiers volets d'une trilogie théâtrale intitulée *Violence(s)* et *Peur(s)*. Ils s'y interrogent sur le devenir cruel de la révolution de 2010. Contre-exemple dans la programmation, leur pièce est donnée en langue arabe avec surtitrages, telle que les spectateurs de leur pays peuvent l'entendre.

La langue française des autres explose avec Fiston Mwanza Mujila, de la République démocratique du Congo, et son *Tram 83* dans une mise en scène de Julie Kretzschmar, avec le Québécois Olivier Sylvestre et sa *Loi de la gravité*, avec les Belges Jean-Marie Piemme, Armel Roussel et Josse De Pauw, et le Néerlandais Arnon Grünberg. Avec l'éclectique et électrique Dieudonné Niangouna, auteur nerveux et très inventif. On verra *Papa Wemba, le singe avait raison*, célébration tonique de l'auteur-compositeur, musicien, comédien, porte-flambeau d'une Afrique créative et fédératrice. La danse, ici, s'appuie sur des textes élaborés, traduits en images, mouvements, engagements : Serge Aimé Coulibaly avec *Kolokuta Republik*, DeLaVallet Bidiefono avec *Monstres, on ne danse pas pour rien*, en témoignent. Lectures, rencontres, débats, concerts, complètent une programmation qui est la partie apparente d'un processus à combustion lente et qui se poursuit au long cours.

La langue française des autres explose à Limoges avec Fiston Mwanza Mujila, de la République démocratique du Congo, et son *Tram 83* mis en scène par Julie Kretzschmar.
DIDIER NAIDEAU

> « C'est le pays invisible, spirituel, mental, moral »
> GILLES VIGNEAULT
> SUR LA LANGUE FRANÇAISE

À Limoges comme partout dans le monde francophone, à Paris comme en banlieue. Au Tarmac, avenue Gambetta, sur le site qui fut celui du Théâtre de l'Est parisien, sur cette « scène internationale francophone », la saison s'ouvre avec *Machin la Hernie* de Sony Labou Tansi. Cela secoue. Et qui interprète le texte ? Dieudonné Niangouna ! C'est lui qui avait dit son indignation, l'été dernier, parce qu'Avignon prétendait célébrer l'Afrique, mais n'avait programmé aucun écrivain. On le voit, la francophonie n'est pas seulement une belle intention.

Festival les Francophonies en Limousin du 20 au 30 septembre à Limoges (87)
Tél. : 05 55 10 90 10
et www.lesfrancophonies.fr
« Machin la Hernie » au Tarmac (Paris XXe), du 17 au 20 octobre. Tél. : 01 43 64 80 80
et www.letarmac.fr

Le Point

"Sur scène, je questionne la construction de mon imaginaire africain"

THEÂTRE. Entretien avec Julie Kretzschmar qui, avec son adaptation pour la scène de "Tram 83" du Congolais Fiston Mwanza Mujila, offre un regard original et décalé sur cette Afrique tant "fantasmée".

Étudiants en grève permanente, mineurs interdits de creuser, jeunes et vieilles travailleuses du sexe, touristes décadents... Dans Tram 83 (Métailié, 2014), premier roman du Congolais Fiston Mwanza Mujila récompensé par de nombreux prix, la guerre qui fait rage dans l'arrière-pays s'exprime à travers un foisonnement de créatures sans horizon. Sans autre joie que le jazz, la bière et les plaisirs faciles qu'ils consomment dans le lieu hybride qui donne son titre au livre. Un cabaret-bordel qui, comme dans Jazz et vin de palme (1982) d'Emmanuel Dongala ou Verre cassé (2005) d'Alain Mabanckou, est un carrefour de récits baroques. Metteuse en scène installée à Marseille où elle dirige le festival Les Rencontres à l'échelle, Julie Kretzschmar s'empare de cette matière foisonnante dans son dernier spectacle créé lors des Francophonies en Limousin.

Comme le roman, la pièce s'ouvre sur l'arrivée de Lucien (Charles Alain Kouadjo Ouitin) dans la Ville-Pays, où il est accueilli par un ancien ami au nom funeste : Requiem, alias le Négus (Daddy Kamono). Entre deux magouilles, ce personnage aux intentions douteuses le conduit au Tram 83, dont la clientèle hétéroclite est incarnée sur le plateau par Astrid Bayiha, Lorry Hardel, Christophe Grégoire et Daddy Kamono. Accompagnés par le guitariste Aurélien Arnoux, ils portent l'écriture fragmentaire et musicale de Fiston Mwanza Mujila telle que l'a reçue Julie Kretzschmar. Non en un ballet orgiaque, comme on aurait pu l'imaginer, mais en une sobre succession de scènes teintées d'absurde. Cela sans éviter certains clichés liés à la représentation de l'Afrique, qui mettent en question la place de l'Occidental dans le continent. La nature et le rôle de son regard, forcément héritier d'une histoire encore douloureuse. La metteuse en scène s'est confiée au Point Afrique sur le cheminement emprunté pour la création de cette œuvre qui vaut le détour.

Le Point Afrique : La mise en scène est pour vous une pratique intimement liée au voyage. Tram 83 est cependant votre premier projet lié à l'Afrique subsaharienne. Comment y êtes-vous arrivée ?

Julie Kretzschmar : Lorsque je me suis installée à Marseille, j'ai commencé à beaucoup travailler en Algérie. Notamment avec le dramaturge Mustapha Benfodil, dont j'ai adapté le roman Archéologie d'un chaos (amoureux) (Al Dante, 2012) pour en donner des lectures à Marseille et en Algérie en 2010, avant de créer l'année suivante De mon hublot utérin je te salue humanité et te dis blablabla au théâtre des Salins à Martigues. J'ai ensuite travaillé avec Kamel Daoud, avec l'auteur comorien Alain Kamal Martial et le conteur du même pays Salim Hatubou. Pour "Marseille-Provence 2013 – Capitale européenne de la culture", j'ai créé Kara' une épopée comorienne à partir d'un de ses textes – ou encore avec Jean-Luc Raharimanana. C'est avec ma lecture de Congo (Actes Sud, 2012) d'Éric Vuillard en 2013 que j'ai commencé à aborder l'Afrique subsaharienne. Français, l'auteur y relate le partage de l'Afrique par les puissances coloniales lors de la conférence de Berlin en 1885. Avec Tram 83, j'aborde le continent à partir d'un autre point de vue. D'une autre langue.

Une langue très singulière, empreinte d'une oralité dont on a peu l'habitude sur les scènes françaises. Adapter Tram 83 est-il pour vous une manière de bouleverser le paysage théâtral ?

Dans ma rencontre avec une écriture, j'aime être bousculée. L'œuvre de Fiston Mwanza Mujila m'a fait cet effet, du fait de la nécessité de l'invention et du questionnement de chaque mot, qui apporte une rare fraîcheur dans le champ littéraire francophone. J'apprécie aussi beaucoup le caractère très cinématographique du roman, composé d'une succession de scènes qui pourraient être celles d'un film. Le fait que l'auteur ait écrit son livre depuis l'Autriche a été important pour moi : cette distance partagée par rapport à l'Afrique m'a permis d'entrer en dialogue avec le texte et de faire vivre mon imaginaire à travers lui.

Dans le roman, le récit à la troisième personne avance avec la démarche titubante des alcooliques auxquels il s'attache, parasité par de nombreuses voix qui donnent au récit une dimension chorale. Vous avez choisi de confier une grande partie de cette narration à Christophe Grégoire, le seul comédien blanc de votre distribution. Pourquoi ?

Pour adapter l'hybride Tram 83, deux possibilités s'offraient à moi : transformer la narration à la troisième personne en dialogue, et donc procéder à un travail de réécriture, ou introduire un personnage de narrateur. La seconde option s'est dessinée d'elle-même, lors d'une résidence de recherche aux Récréatrales à Ouagadougou en 2016. Christophe, qui n'était jamais allé en Afrique, s'est progressivement chargé de la narration, tout en assumant le rôle de l'éditeur suisse Ferdinand Malingeau. Un vieil habitué du Tram 83, aussi alcoolique et dépravé que les protagonistes du cru, et douteux dans son rapport aux auteurs qu'il prétend publier. Il devenait ainsi un personnage caricatural portant de multiples figures de présences blanches en Afrique, aussi bien passées que présentes, et mettait en avant l'identité de l'équipe de création. Ce qui m'importe dans chacune de mes pièces ayant trait à d'autres cultures, surtout du Sud. Européens et blancs, nous ne pouvons pas représenter l'Afrique sans questionner notre imaginaire. La manière dont il a été construit, et dont nous pouvons le transformer. Sur scène, je questionne la construction de mon imaginaire africain.

Anaïs Héluin

THEATRE-CONTEMPORAIN.NET

Entretien entre Marie-Agnès Sevestre, directrice du festival Les Francophonies en Limousin et la metteure en scène Julie Kretzschmar, septembre 2017.

Copiez et collez ce lien dans votre navigateur :
http://www.theatre-video.net/video/Entretien-avec-Julie-Kretzschmar-pour-Tram-83-34e-Francophonies-en-Limousin?autostart

L'Orpheline est une épine dans le pied

direction artistique
Julie Kretzschmar

administratrice de production
Charlotte Clary

communication & relation presse
Benoît Paqueteau

technique
Camille Mauplot

administration & production
lorpheline@lesbancspublics.com
+33(0)4 91 64 60 00
www.cie-lorpheline.com

c/o Les Bancs Publics
Friche la Belle de Mai
41, rue Jobin — FR-13003 Marseille

Création au festival Les Francophonies en Limousin (Limoges), septembre 2017. © Christophe Péan.